

We Need to Talk About Kevin
J'ai tué ma mère
Il faut qu'on parle de Kevin — Grande-Bretagne 2011,
112 minutes

Mathieu Séguin-Tétreault

Number 277, March–April 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66319ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Séguin-Tétreault, M. (2012). Review of [We Need to Talk About Kevin : j'ai tué ma mère / *Il faut qu'on parle de Kevin* — Grande-Bretagne 2011, 112 minutes]. *Séquences*, (277), 42–43.

We Need to Talk About Kevin

J'ai tué ma mère

Cinéaste rare et précieuse, l'Écossaise Lynne Ramsay (*Ratcatcher*, *Morvern Callar*) revient après dix ans d'absence avec **We Need to Talk About Kevin**, adaptation du best-seller éponyme de Lionel Shriver. Et le poids du temps a fini par créer beaucoup d'attentes autour de ce troisième long-métrage reparti bredouille au dernier Festival de Cannes. Voyage introspectif et sensoriel rouge comme le sang, ce portrait affecté d'une relation mère-fils toxique excite la part vicieuse de notre curiosité et s'acharne en vain à répandre un effroi profond et durable.

MATHIEU SÉGUIN-TÉTREULT

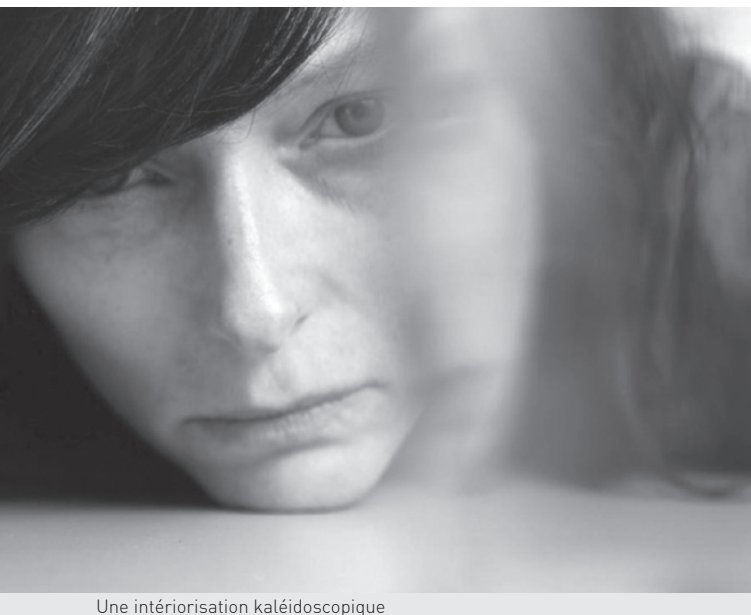
Eva et Kevin. Une mère et un fils. Une antipathie viscérale, irrémédiable. Une guerre quotidienne. Une lutte à mort familiale. Car si Eva a mis de côté sa tranquillité et ses ambitions personnelles et professionnelles pour lui donner naissance alors qu'elle ne l'a jamais désiré ni aimé, Kevin, d'une amabilité mièvre avec son père, ne poursuit qu'un seul but : pourrir obstinément l'existence de sa génitrice. Tortures psychologiques, perversions mentales, provocations et manipulations en tout genre... Petit à petit grandit un monstre dont la mère est la seule à connaître les traits. À la veille de ses 16 ans, Kevin commet un acte impensable. Et Eva, entre incompréhension, souffrance et culpabilité, s'interroge sur sa part de responsabilité.

kaléidoscopique rejette l'objectivité des faits et vise plutôt une reconstruction, une réinterprétation des souvenirs dans lesquels Eva s'inculpe ou se défend, sonde tour à tour les indices de son implication ou de son innocence, traque les prémices de la violence, les motifs originels de la folie.

À l'aide d'une mise en scène épidermique baignant dans un climat baroque, Ramsay navigue entre naturalisme et impressionnisme...

S'amorce alors une problématique analogue au paradoxe de l'œuf et de la poule : psychopathe né ou résultat dévasté d'une carence d'amour maternel, Kevin demeure un mystère qui nous laisse enquêter jusqu'à l'abysse sur les racines du mal. Et si le film refuse la morale et l'œuvre à thèse à la Haneke (avec qui il partage les thématiques de l'endoctrinement du mal, de la culpabilité, de la responsabilité), il rejoint la proposition d'*Elephant* en esquivant toute accusation. Parce que, comme le titre l'annonce, s'«il faut qu'on parle de Kevin», c'est justement parce qu'on n'en a pas parlé (hormis une visite chez le médecin, question de s'assurer qu'il n'est pas autiste, il n'y a pas de psychologue à l'horizon, ni de problèmes majeurs à l'école). Parce que Kevin s'est déplacé dans la sphère de l'ineffable, de l'irrationnel. Mais dès l'entame du récit, il n'y a plus de nous, il n'y a plus de langage, comme si le titre annotait le film d'un sarcasme impitoyable, traduisait déjà les remords d'une mère piégée dans une société hypocrite qui repousse forcément la faute sur les parents.

À l'aide d'une mise en scène épidermique baignant dans un climat baroque, Ramsay navigue entre naturalisme et impressionnisme, univers clinique et feutré, caméra nerveuse et totalement fixe, travaille à l'excès l'ambiance sonore et la cadre : tandis que la mère et le fils apparaissent cloîtrés dans le plan, le père et la sœur entrent et sortent librement du champ, échappant à l'horreur qui se joue au sein du ménage. Et si les effets de style appuyés (jeux sur les mises au point, ralentis, lumières et couleurs saturées) frôlent la vague *indie*, c'est surtout avec le symbolisme simpliste que la cinéaste frise le maniérisme, esthétisant à grands coups de giclées écarlates le drame de la mère, unique bouée de sauvetage dans cette mer rouge sang (procédé qui ne peut qu'évoquer *Cris et chuchotements* de Bergman, veillée funèbre dans laquelle trois sœurs se débattent dans le manoir de la mère comme dans un immense ventre maternel). Couleur de la passion et des pulsions (destructrices ou vitales), de l'amour et de



Une intériorisation kaléidoscopique

Évoquant l'argument de *Mother* et *Poetry*, cette réflexion sur l'œdipe mère-fils fusionne la part obscure de l'enfance vécue dans l'isolement affectif (*Ratcatcher*) et le sentiment douloureux d'une existante instable suite à un bouleversement majeur (*Morvern Callar*). Retraçant la genèse d'un criminel, ce maelstrom mémoriel nous positionne dans le cerveau désordonné d'une femme perdue dans ses sentiments maternels. Flashbacks, scènes fantasmées, cauchemars éveillés, images mentales se mêlent aux instants du présent, se répondent en écho, s'enchaînent par motif, par couleur, par son et constituent les pièces d'un puzzle anxiogène que la réalisatrice nous invite à reconstituer et à interroger. Car cette intériorisation

la haine (la définition même de la relation tendue que cultivent la mère et le fils), le rouge martèle l'écran (vêtements, peinture, vin, ketchup, confiture, tomates, etc.), pallie l'absence de sang à l'écran, agit comme une traînée d'indices annonçant le pire et force un message que l'on avait déjà compris.

Campée par Tilda Swinton, tragédienne d'une rigueur radicale au visage anguleux, hiératique et troué de désespoir, la mère, martyre consentante ambiguë, spectatrice d'un naufrage, apparaît comme un grand personnage de cinéma, à l'inverse des autres protagonistes, manichéens et archétypaux : le mari rondouillard à la bonhomie candide, la petite sœur modèle. Et le fils tortionnaire, enfant-roi à l'intelligence machiavélique et au magnétisme aussi angélique qu'inferral. Et malgré l'interprétation d'Esra Miller (qui dégage, avec sa beauté diabolique, une aura profondément odieuse), le personnage, trop monolithique, trop unidimensionnel, finit par agacer. Par l'empilement abusif et intermittent de séquences retraçant ses mauvais coups (la peinture dans le bureau, la masturbation, le hamster, l'œil de la sœur, sans compter ses expressions faciales abjectes et ses paroles imbuvables), Kevin fusionne les personnages de l'enfant démoniaque *seventies* (*The Exorcist*, *The Omen*) et de Denis la malice, version *trash* et perverse. Or, toute la grâce de ses deux opus précédents était le résultat de l'abandon du drame (malgré la violence et l'horreur inhérentes aux situations), d'une épuration maximale du récit, d'une célébration de l'instant, d'un regard

sensible posé sur des personnages errants que Ramsay laissait respirer (et nous aussi) à l'aide de touches inusitées de pure poésie qui désamorçaient leur réalité insoutenable. Ici, bien que l'affreux geste de Kevin ne soit jamais mis en image et que la musique omniprésente, intempestive et anachronique, ait le mérite de tenir l'émotion à distance, le film, choc et limite, obsédé à trop vouloir être obsédant, peine à nous prendre réellement aux tripes et nous convie à un trouble que l'on peut entrevoir, présager, mais jamais véritablement éprouver.

Collage visuel et sonore qui repeint en rouge une âme meurtrie, cette lente descente aux enfers joue de dialogues glaçants, de situations malsaines et d'échanges dévastateurs entre personnages. Sursymbolique, doté d'un racolage scénaristique et d'un maniérisme appuyés, *We Need to Talk About Kevin*, à la limite de l'excès de zèle, ne provoque pas, à regret, tout le malaise qu'il déchaîne et nous interdit de pénétrer dans le vertige auquel il s'attaque. **Ⓢ**

■ **IL FAUT QU'ON PARLE DE KEVIN** | Grande-Bretagne 2011 — **Durée:** 112 minutes — **Réal.:** Lynne Ramsay — **Scén.:** Lynne Ramsay, Rory Stewart Kinnear, d'après le roman de Lionel Shriver — **Images:** Seamus McGarvey — **Mont.:** Joe Bini — **Mus.:** Johnny Greenwood — **Son:** Ken Ishii, Brendan O'Brien, Claire Houghtalen, Joe Origlieri — **Dir. art.:** Charles Kulsziski — **Cost.:** Catherine George — **Int.:** Tilda Swinton (Eva), John C. Reilly (Franklin), Ezra Miller (Kevin adolescent), Jasper Newell (Kevin 3-4 ans), Rock Duer (Kevin bébé), Ashley Gerasimovich (Celia) — **Prod.:** Luc Roeg, Jennifer Fox, Robert Salerno, Steven Soderbergh — **Dist.:** Séville.

